

K-28-2

VOL. 1.

SEPTEMBRE 1893.

No. 8.

LE

MAITRE

— DE —

FRANÇAIS

REVUE MENSUELLE

DE GRAMMAIRE ET DE LITTÉRATURE

SOMMAIRE

1. Voyage au royaume de Siam, par LOUIS TESSON.—2. L'Opéra Français à Montréal.—3. Poésie, par ARMAND SILVESTRE.—4. Portrait Littéraire, GUY DE MAUPASSANT.—5. Bataille d'Hastings, par AUGUSTIN THIERRY.—6. Nuit de Neige, par GUY DE MAUPASSANT.—7. Le Vieux Maître, par PIERRE CŒUR.—8. Avant et après le scrutin.—9. Winnipeg.—10. Blunders in French avoided.—11. Réformes orthographiques.—12. The French Teacher.
- Illustration: Hôtel de ville de Winnipeg.

Montréal

Publié par LOUIS TESSON & CIE

No. 2269, RUE STE-CATHERINE

Free Treatment

every day during the coming week. All new patients will receive one treatment free, at Dr. Vescelius' Healing Institute, 73 North Pearl st., Albany, N. Y. Rich and poor are cordially invited.

From the Albany Press and Knickerbocker :

Remarkable Cures.

The many remarkable cures attributed to Dr. W. I. Vescelius, of No. 73 North Pearl street, have their foundation on facts. This well known magnetic healer has done a wonderful amount of good among the afflicted. The thousands whom he has relieved from chronic catarrh, rheumatism and other ills are bounteous in their praise of the work of this good man, who devotes an hour of his valuable time each day to treating the poor, free of charge.



LILY BALM
Trade Mark

DR. VESCELIUS' LATEST DISCOVERY

LILY BALM is a clean, beautiful Ointment. It softens, beautifies, purifies and heals the skin. It removes rheumatic pains. It is excellent for inflammation of the throat and lungs. It loosens a cough. For eczema, salt rheum, tetter, rash, itch, itching sensation, corns and bunions, ring worms, sprains or eruptions, it is unsurpassed. Lily Balm is very popular. Those who have used it call for the second, third and fourth box. Some have had half a dozen boxes. It is destined to become a household necessity. It is a nice hair dressing. It beautifies the complexion. Prepared and for sale by Dr. W. I. Vescelius, 73 North Pearl Street, Albany, N. Y. Price 35 and 50 cents a box. Sent by mail on receipt of price. It is also for sale by S. C. Hodgking, druggist, 73 N. Pearl Street.

VESCELIUS' Vegetable Liver, Stomach, Kidney and Blood Pills, for sale by Dr. Vescelius, 73 North Pearl street, Albany, N. Y., by S. C. Hodgkins, druggist, 73 North Pearl street, and by all druggists.

Price, 25 Cents a Box.

◎◎SCHOOL ◎ FOR ◎ BOYS◎◎

429 South Salina St.,

SYRACUSE, N. Y.

—(o)—

Scholars prepared for best Colleges and Scientific Schools. Only a limited number accepted and careful attention given to the individual needs of each.

Chas. C. Sherman, B. A., (Yale),

PRINCIPAL.

French Taught

BY A NATURAL METHOD

Translations

Address **LOUIS TESSON, 29 Mansfield St.**

GUSTAVE DUHAMEL

Importateur * de * Fromages

1834

RUE STE-CATHERINE

MONTREAL

TELEPHONE 6286.

JULES DOUX

Maison Française

de teinturerie et de degreissage

FONDÉE EN 1852

233 BLEECKER Street, UTICA, N. Y.

Succursales à Watertown, Saratoga Springs
et dans les principales villes des Etats-Unis.

Circulaire envoyée *franco*, sur demande.

Burdock
B
BLOOD
BITTERS
CURES
BILIOUSNESS.

Biliousness or Liver Complaint arises from torpidity or wrong action of the liver, and is a fruitful source of diseases such as Constipation, Dyspepsia, Jaundice, Loss of Appetite, Dizziness, etc. As a perfect liver regulator

B. B. B. EXCELS

all others, having cured severe cases which were thought incurable.

Mrs. Jane Vansickle, Alberton, Ont., was cured of Liver Complaint after years of suffering by using five bottles of B.B.B. She recommends it.

LONDON, ONT.

WILLIAM J. BIRKS

Organist Dundas Street Centre Church.

Receives Pupils for Organ,

Piano and Voice Culture at his studio.

No. 11 Odd Fellows Hall.

Terms on Application.

GRAND TRUNK REFRESHMENT ROOMS

Bonaventure Station

—) MONTREAL. (—

The most Elegant Railway Refreshment Rooms on the
Continent. Electric Fans. Meals served at
all hours at reasonable rates.

—o—o—o—o—o—o—

CUISINE UNEXCELLED

—o—o—o—o—o—o—

H. L. McGUIRE . . Lessee and Manager.

ALFRED GEROT

Restaurant Français

A LA CARTE

Consommations de premier choix.

285 Washington Street, près SWAN
BUFFALO, N. Y.

WHAT IS THE MATTER?
TOOTH-ACHE!
STOP-IT!! HOW??

— USE —

STOP-IT

The great TOOTH-ACHE Remedy.

SOLD EVERYWHERE.

15c. A BOTTLE.

WALLACE DAWSON

169 ST. LAWRENCE ST.

QU'AVEZ-VOUS?
LE MAL DE DENTS!!
Arrêtez-le!! Comment??

— EMPLOYEZ LE —

STOP-IT

Le grand Remède du

MAL DE DENTS.

En vente partout à 15c. la bouteille.

WALLACE DAWSON

169 RUE ST-LAURENT, Montréal.

KINGSTON LADIES' COLLEGE

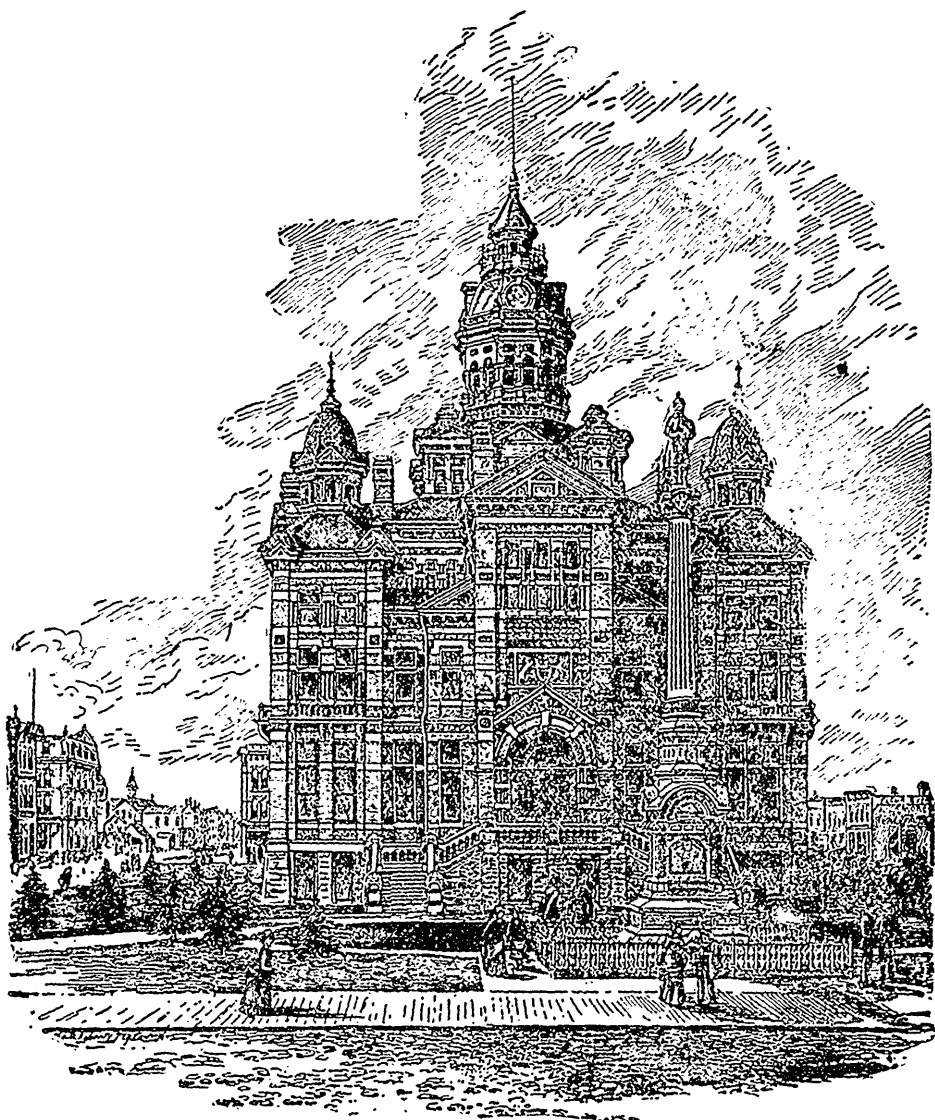
CONSERVATORY OF MUSIC

Students prepared for Departmental and University Examination.
The refining influences of home combined with high mental training.

THE MUSICAL DEPARTMENT is in charge of Arthur FISHER,
Esq., Mus. Bac., A. C. O., England.

For terms and prospectus apply to Mrs. CORNWALL, Principal, at
Kingston, Ladies' College.

Désirez-vous de bonnes viandes cuites, allez au
STRASBOURG CHARCUTERY, 2280 Rue Ste-Catherine, Montreal



HOTEL DE VILLE DE WINNIPEG.

VOYAGE AU ROYAUME DE SIAM

L'attention générale est dirigée en ce moment sur le royaume de Siam. Les journaux et les revues retentissent du bruit des querelles qui s'y agitent. Tout le monde sait les intérêts qui s'y livrent bataille et finalement s'en disputent la possession ; mais de tous les pays de l'Extrême Orient, le Siam est probablement le moins connu. Un petit voyage à l'Empire de l'Eléphant blanc ne peut donc manquer d'intéresser.

Traversons par la pensée les vastes plaines qui montent insensiblement jusqu'aux Montagnes Rocheuses et redescendent ensuite jusqu'au Pacifique. De San Francisco ou de Vancouver, un vapeur nous mène en quelques jours à Yokohama. Un coup d'œil seulement en passant. Avec ses îles qui s'allongent devant les côtes de l'Empire russe, de la Corée et de la Chine, le Japon est comme la sentinelle avancée de l'Extrême Orient, et dépouille de plus en plus ses vieilles coutumes pour adopter la civilisation européenne. Continuons notre voyage jusqu'à Hong-Kong. C'est un coin de l'Europe transporté là, comme par la baguette d'une fée, aux portes mêmes d'un immense empire, la Chine, avec ses 400,000,000 d'habitants et ses mœurs pleines de révélations étranges. En suivant la côte de la mer de Chine, nous longeons l'Indo-Chine française, le Tonkin, l'Annam et le Cambodge. Reposons-nous un instant à Saïgon, une ville française avec ses maisons de briques rouges, à deux étages, ses larges rues et ses monuments, encadrée de toute la magnificence d'un paysage oriental. Après avoir doublé le cap Camao, nous entrons dans le golfe de Siam, séparé de la mer du Bengale par la presqu'île de Malacca, à la pointe méridionale de laquelle s'élève Singapour. En remontant la côte du Cambodge, nous arrivons bientôt à celle du Siam.

Ce royaume s'étend du 4e au 20e degré de latitude nord, sur une longueur d'environ 1,300 milles. Sa plus grande largeur est de 450 milles, tandis qu'à l'isthme de Kraw elle n'est guère que de cinquante

milles. Il est enclavé pour sa partie principale entre la Cochinchine française et la Birmanie anglaise. Il comprend 190,000 milles carrés; sa population est d'environ 8 millions, dont les Chinois représentent la dixième partie, et les Français et les Anglais une bonne proportion.

La capitale du Siam, Bangkok, est située sur le Ménam, à trente milles environ de son embouchure. Autrefois, l'entrée du Ménam était interdite aux navires de fort tonnage, et pour plus de sûreté, les Siamois avaient tendu des chaînes d'une rive à l'autre et coulé des jonques chargées de pierres à l'embouchure du fleuve; mais aujourd'hui ces obstacles n'existent plus. S'il y a toujours un barrage naturel, les gros vaisseaux peuvent le passer à marée haute, et trouvent ensuite des eaux profondes.

L'habitant des pays septentrionaux qui aborde pour la première fois sur ces rivages s'imagine entrer dans un rêve des mille et une nuits. Sous la limpidité d'un ciel bleu, couvert à peine çà et là de légers nuages comme de voiles de gaze blanche, se déroule à perte de vue un panorama splendide. C'est de chaque côté du fleuve une végétation géante, un fouillis de toutes les plantes des tropiques: les palmiers de toutes sortes, les bambous, les bananiers, les orangers, les citronniers, les grenadiers, les magnolias, les camélias, exposant leurs fruits divers et mêlant leurs parfums. Des oiseaux aux riches plumages se réfugient sous ces voûtes de verdure, qu'ils font retentir de leurs chants. Des bandes de petits singes bruns s'y livrent à une gymnastique insensée, tandis qu'une foule d'animaux étranges mettent partout la vie et le mouvement. Les grandes jungles ont pour habitants le tigre, l'ours, le chat sauvage, le porc-épic, le sanglier, le cerf, le crocodile. De temps en temps on aperçoit, en remontant le fleuve, une maison de bambou élevée sur des poteaux au-dessus du sol, au milieu d'un bouquet d'arbres, comme le nid de quelque oiseau monstrueux. Des visages d'enfants bruns apparaissant tout à coup dissipent l'illusion. Plus loin, sur le flanc d'un petit coteau, voici un laboureur avec une charue des plus primitives, traînée par un buffle au muflle percé d'un anneau qui sert à le conduire. Dans les bas-fonds s'étend une immense nappe verte ou jaune de ces rizières qui fournissent le principal article d'alimentation des Siamois. D'ailleurs tout le littoral du golfe de Siam est inondé à l'époque des grandes crues, et alors la campagne n'est plus qu'un vaste lac où surgissent des multitudes d'îles couronnées de bouquets d'arbres. Comme celle du Nil, cette inondation joint à l'effet pittoresque l'avantage de donner aux terres une grande fertilité.

Bangkok lui-même se ressent de cette inondation, bâti, comme il l'est,

à cheval sur les deux rives du Ménam. Ses principales voies de communication sont des canaux qui la coupent en tous sens et qui lui ont valu avec raison le nom de " Venise orientale."

Le cœur de la capitale est entouré d'une ceinture de murs au dessus desquels s'élèvent les flèches bizarres des pagodes aux lignes fantastiques. Comme contraste à cette architecture orientale, la civilisation européenne a établi là ses principaux édifices: une douane, un hôtel de la monnaie, un bureau de poste, de télégraphe et de téléphone, un musée même. Un tramway longe une belle avenue bordée d'arbres et de maisons en briques; on y voit des boîtes aux lettres, des lampes électriques, des sergents de ville et des soldats. L'habit européen y coudoie le costume oriental; les éléphants croisent gravement les voitures emportées par des chevaux fringants, tandis que dans les rues ou plutôt les canaux adjacents, de légers bateaux courent sur les eaux et s'arrêtent devant les magasins flottants construits en bambous, où l'acheteur n'a même pas besoin de débarquer pour faire ses emplettes. Plus loin, au-dessus d'une triple enceinte, et resplendissant dans la lumière du soleil, s'élèvent les tours du palais royal, bâti par des architectes européens, orné et meublé de toutes les merveilles de Paris et de Londres, et éclairé à la lumière électrique.

N'entre pas qui veut dans l'enceinte du palais royal; cependant nous allons essayer de forcer quelque peu la consigne.

Le maître de céans, le roi Chulalongkorn, a bonne mine, avec son teint d'olive foncé, ses yeux noirs et ses lèvres un peu charnues. Petit de taille, il est bien proportionné et est considéré comme un bon spécimen de la beauté siamoise. Sans compter ses ascendants, ses oncles, tantes, cousins et cousines, il a 34 demi-frères et 19 demi-sœurs, environ 300 femmes et 87 enfants. Voilà une famille respectable, on le voit, et qui promet pour l'avenir, car le roi n'a que quarante ans. La première reine gouverne le harem. Elle doit être une demi-sœur du roi, pour conserver, disent les Siamois, la pureté du sang royal. En dehors du respect dû à cette loi ou à cette tradition, le roi peut prendre des épouses secondaires où bon lui semble et autant qu'il en désire.

Les nobles lui offrent à l'envi leurs filles pour pouvoir être mis au courant des intrigues du palais et gagner plus facilement les faveurs royales. Le roi, en effet, est le maître absolu; il peut disposer à son gré de propriétés et des personnes. Les officiers publics eux-mêmes n'ont aucun salaire régulier, et doivent tout ce qu'ils possèdent à la munificence royale ou à leurs exactions sur le peuple. Tous les impôts publics appartiennent au roi, ce qui lui constitue un revenu

annuel d'environ \$10,000,000. Cette somme, judicieusement employée, pourrait créer des merveilles dans le royaume, mais elle est gaspillée en prodigalités somptueuses et inutiles. D'ailleurs, les exigences du roi n'ont pas de bornes. Ses sujets sont obligés de travailler pour lui aussi longtemps qu'il lui convient ; il les accable d'impôts, et lorsqu'ils ne peuvent payer, il les force à vendre leurs femmes et leurs enfants, ou les réduit eux-mêmes en esclavage, en dépit du vrai nom du Siam, Muang-Thai, le pays des hommes libres. C'est la condition qui attend également les débiteurs insolubles. Dans ces dernières années, la loi permet à l'esclave de se libérer à prix d'argent ; mais ce n'est guère qu'une lettre morte, car pressé de tous côtés par l'usure et les exactions des maîtres et du pouvoir, l'esclave n'entrevoit même pas la possibilité de sa libération ; il se résigne à sa situation avec un fatalisme tout oriental.

Par un étrange aveuglement, le peuple ne semble pas concevoir un changement à cet état de choses, ni même le désirer. Il considérerait comme une criante injustice qu'on lui enlevât le droit de vendre femmes et enfants, et il est si complètement à la merci de ses maîtres qu'il ne saurait se passer d'eux.

Les services publics sont dans un état déplorable. Les quelques lignes télégraphiques qui existent sont mal entretenues et ne fonctionnent pas la plus grande partie du temps. Il en sera de même pour les lignes de chemins de fer qui seront inaugurées bientôt. Les impôts ne suffisent pas aux extravagances de la maison royale. Après avoir pressuré le peuple jusqu'aux dernières limites et n'en pouvant plus rien obtenir, le gouvernement résolut enfin de prendre un parti énergique pour faire des économies : il décida que désormais les chevaux de la cavalerie, une centaine peut-être, se passeraient de fers !

Si paradoxal que cela puisse paraître, le roi actuel est probablement l'esprit le plus libéral du royaume de Siam ; mais comme on le comprend bien, le pouvoir despotique, à moins d'être appuyé sur la force armée, ne se maintient que par le respect des coutumes, des mœurs et des superstitions populaires ; de sorte qu'on ne peut s'attendre à de grandes réformes immédiates au Siam, lors même que le roi y serait favorable. C'est l'œuvre du temps, de l'infiltration européenne dans ce pays, ou d'une révolution qui mettrait le Siam sous la dépendance de notre civilisation.

En attendant mieux, le roi a dispensé certain de ses sujets de se prosterner devant lui et de l'adorer comme un dieu, dans les audiences qu'il leur donne ; il se contente d'un salut respectueux, et est même assez

bon prince pour donner une poignée de main aux Européens. Est-ce à dire qu'il aime beaucoup ceux-ci ? Non; leur présence est tolérée par force, plutôt que désirée. Ils excitent beaucoup de défiance; le gouvernement s'oppose à tout ce qui pourrait leur faire prendre pied dans le pays. Il évite avec soin de les mêler aux intérêts financiers du royaume, de leur vendre des terres, de leur emprunter de l'argent. Il voudrait pouvoir se passer d'eux entièrement, et cependant la force des choses l'amène à accepter, sinon à demander leurs services, pour donner à Bangkok un léger vernis de civilisation européenne. Les Français, établis au Siam après les Portugais et les Hollandais, sous le règne de Louis XIV, y ont toujours conservé une bonne influence: dernièrement encore nos officiers commandaient la petite armée siamoise et sa flotte, mais depuis nos désastres de 1870-71, cette tâche est passée aux Anglais et aux Allemands.

En somme, Bangkok avec ses 500,000 habitants, dont presque la moitié Chinois et le reste de diverses nationalités, son quartier européen, son port, ses édifices, ses nombreuses pagodes qui percent le ciel bleu de leurs flèches aiguës, n'a pas trop mauvaise mine, et le roi, dans ses rares sorties, peut la contempler avec un certain orgueil. Alors on nivelle et balaye les rues; on enlève les obstructions des canaux; les bateaux sont repeints et disposés en bon ordre; les sergents de ville et les soldats revêtent des uniformes gardés précieusement pour la circonstance; puis, la parade terminée, tout rentre dans la routine et l'abandon ordinaires. Voilà comment le roi peut se rendre compte de la condition de son peuple. Pour régénérer un tel royaume, il faudrait un Pierre le Grand, mais on voit combien peu un rôle semblable convient au roi de Siam. Celui-ci ne sait pas ce qui se passe aux portes de son palais, et connaît encore moins l'intérieur de son royaume, livré à son despotisme aveugle et aux exactions de ses officiers.

Ce qui frappe tout d'abord l'étranger, c'est le contraste de la fertilité et de la magnificence du pays avec la vie misérable qu'y mènent les habitants. On s'étonne de voir de vastes plaines incultes et couvertes de magnifiques forêts, abandonnées aux animaux sauvages de toutes sortes, tigres, rhinocéros, ours, etc.

Le sol reste sans culture, et de riches mines gisent inexploitées, n'attendant qu'un bon gouvernement pour en tirer parti. Le peuple végète dans une condition misérable. Il a pour demeures des cabanes de bambous, élevées sur des poteaux et sous lesquelles viennent s'abriter pêle-mêle les animaux domestiques. L'ameublement ne consiste guère qu'en nattes étendues sur le plancher, la vaisselle en bambous et en

noix de cocos. Le tabac, l'opium le bétel, le jeu suffisent aux plus ambitieux. Tout le monde fume au Siam, hommes, femmes et enfants. Les classes aisées y chiquent constamment le bétel, qui rend les dents noires, ce qui est une marque évidente d'aristocratie, car le premier chien venu peut avoir les dents blanches, dit-on, tandis que les gens riches peuvent seuls chiquer journellement le bétel, à cause du prix élevé de cet article.

Le plus grand luxe se déploie à la cour et dans les cérémonies religieuses. Quelques pagodes renferment des richesses incroyables en pierres précieuses et en statues colossales couvertes d'or. La religion dominante est le bouddhisme, avec un mélange de croyances à toutes sortes de talismans et d'amulettes. L'éléphant blanc est aussi l'objet d'une grande vénération, étant regardé comme le représentant de Bouddha sur la terre. Il est couvert d'or et de pierreries ; il reçoit avec gravité les hommages de ses adorateurs, comme conscient du caractère sacré dont l'ignorance des hommes l'a revêtu, et tous les jours, dit-on, au lever du soleil, il apparaît sur son temple et donne le signal de la prière en élevant sa trompe.

Comme nous l'avons vu, la polygamie est admise dans le royaume de Siam ; mais elle n'est guère pratiquée que par les riches. La cérémonie du mariage y est très curieuse. Bien que les femmes siamoises soient mieux traitées que la généralité de leurs sœurs asiatiques, elles sont vendues parfois comme épouses ; mais voici comment les choses se passent d'ordinaire. De vieilles sorcières décident de la question du mariage entre deux postulants. Elles s'assurent d'abord des dates de la naissance de ceux-ci, et si ces dates ne concordent pas avec certaines superstitions, le mariage est rejeté. Dans le cas contraire, les sorcières s'informent de la somme que chaque famille doit fournir aux futurs époux. Cette formalité remplie, l'assistance chique du bétel pendant que les prêtres entonnent des prières, le jeune marié donne une certaine somme de monnaie à sa belle-mère, et le mariage est conclu.

Il faudrait des volumes pour dépeindre le royaume de Siam ; mais ce que nous en avons dit suffit pour démontrer que son malheureux peuple n'a qu'à gagner au contact de notre civilisation européenne, même si celle-ci doit s'imposer par la force.

LOUIS TESSON.

L'OPERA FRANCAIS A MONTREAL

Ce titre seul marque un progrès signalé dans la première ville du Canada. Ce n'est plus un souhait platonique exprimé tant de fois par les fervents de l'art ; ce sera bientôt une réalité, grâce à la courageuse initiative de M. R. Sallard.

Montréal se décide enfin à suivre l'exemple que lui donne depuis si longtemps sa sœur du Sud, La Nouvelle-Orléans. Envahie de tous côtés par le flot des mœurs américaines, comme par les ondes du Mississippi qui inondent périodiquement ses campagnes, la Louisiane a su cependant concentrer dans les murs de sa métropole les forces les plus vives et les plus durables de l'influence française. Malheureusement, notre langue perd chaque jour de son domaine sur cette terre jadis française, forcée qu'elle est de céder la place à l'anglais depuis qu'elle ne peut plus compter sur l'appui de l'instruction publique. Résister à cet envahissement fatal, c'est une tâche à laquelle se sont usés les patriotismes les plus énergiques ; mais ils n'ont pas complètement abandonné la lutte pour cela. Sacrifiant d'avance ce qu'ils ne pouvaient conserver, ils se sont retranchés dans l'art et dans la littérature. C'est là, en effet, un des plus fermes ramparts de l'influence française, le foyer où se conserve et rayonne à l'étranger le génie particulier de notre race et de notre langue, et le prestige qui en découle est d'autant mieux reconnu qu'il se maintient dans les hautes sphères artistiques sans tomber dans les rivalités de la politique.

Montréal est dans une condition bien différente de celle de la Nouvelle-Orléans. Le français y a des racines profondes, alimentées sans cesse par les sucs nourriciers de l'instruction publique et y croît vigoureusement côte à côte avec l'anglais. Mais, de nos jours surtout une langue n'acquiert toute sa vitalité que dans les lettrés sous leurs diverses manifestations. Le Canada français, tout jeune encore, a ses orateurs, ses hommes d'Etat, ses écrivains, ses artistes, qui tous lui font honneur ; il a même ses théâtres où des acteurs consciencieux s'efforcent de développer les traditions artistiques de leur race, sa littérature et sa langue. Ils méritent tous les encouragements ; ils ont ouvert la voie. Mais voici qu'une bonne aubaine nous arrive avec la troupe de M. Sallard, composée d'artistes formés à bonne école, sur les planches de nos théâtres français. C'est le 2 octobre prochain qu'ils

doivent débiter à Montréal. Le répertoire est des plus variés ; il comprend des opéras comiques, des opérettes, des comédies et des drames ; les prix sont modérés.

Toutes ces conditions ne peuvent manquer d'assurer le succès de l'entreprise de M. Sallard. Elle mérite à tous égards les encouragements du public, car le théâtre n'est pas seulement un amusement, mais un enseignement. Les Anglais qui y ont souscrit si libéralement ont bien compris sans doute tout l'avantage qu'ils pouvaient tirer du théâtre français au seul point de vue de la langue. Ils y trouvent d'excellentes leçons de diction, de prononciation et de style, en même temps qu'ils s'initient aux tours familiers de la conversation et aux finesses de notre langue, sans compter la belle musique qu'ils peuvent goûter plus facilement encore.

Il est inutile d'insister davantage sur ce rôle du théâtre, et il faut espérer que, s'ils sont moins favorisés de la fortune en général que leurs compatriotes de langue anglaise, les Canadiens-français n'en comprendront pas moins l'importance d'un théâtre français et lui donneront tout leur appui. Il y a là une question d'orgueil patriotique et de progrès national. La France comprend si bien l'importance du théâtre pour le progrès de l'art et de la littérature qu'elle accorde de fortes subventions à ses meilleures scènes pour les mettre à même de réaliser la plus grande perfection possible, tout en restant accessibles aux bourses les plus modestes. C'est ainsi que le Théâtre Français perpétue les chefs-d'œuvre de notre tragédie et de notre comédie classiques, et l'Opéra les œuvres des grands maîtres. Il serait inutile de chercher à suivre cet exemple, et d'ailleurs un pays neuf comme le Canada ne peut guère s'imposer de tels sacrifices d'argent ; mais l'Opéra Français, nous n'en doutons pas, aura un grand et légitime succès, grâce au patronage de toute la population de la province de Québec, qui sera heureuse de s'unir en d'unanimes applaudissements.

POÉSIE

Blanche sous sa robe blanche,
 Blonde entre les blonds épis,
 L'œil bleu comme la pervenche,
 Le front pur comme les lys,
 Pourquoi mon âme est rêveuse,
 Me demandez-vous encore ?

Elle a glané, la glaneuse,
Mon cœur dans sa gerbe d'or.

Pieds nus sur la grève nue,
Pure auprès du pur ruisseau,
Des jardins d'amour venue
Comme les zéphirs sur l'eau,
Pourquoi mon âme est rêveuse,
Me demandez-vous encore ?
Elle a pêché, la pêcheuse,
Mon cœur dans son filet d'or.

Rose dès l'aube rosée,
Fleur à sa fenêtre en fleur,
Hirondelle au toit posée,
Cigale au foyer conteur,
Pourquoi mon âme est rêveuse,
Me demandez-vous encore ?
Elle a filé, la fileuse,
Mon cœur dans sa trame d'or.

Armand SILVESTRE.

PORTRAIT LITTÉRAIRE

GUY DE MAUPASSANT

Ainsi que le télégraphe vous l'aura annoncé, Guy de Maupassant s'est éteint après plusieurs journées de convulsions douloureuses et sans avoir repris connaissance. En réalité, il y a dix-huit mois que les lettrés français portaient le deuil de cet aimable écrivain.

C'est par une brumeuse matinée d'hiver, le 7 janvier 1892, qu'il fut ramené de Cannes où, dans un premier accès de délire, il avait tenté de se suicider. La face blême et déjà maigrie, l'œil hagard, il se laissa glisser hors de son wagon, comme hébété ; et, soutenu par ses fidèles amis, le docteur Cazalis et l'éditeur Ollendorff, on le vit s'acheminer, sans dire un mot, d'un pas raide d'ataxique, le corps enveloppé d'un plaid dont le collet dissimulait mal sa blessure, vers le fiacre qui l'attendait pour le conduire chez le docteur Blanche.

Et ce fut pour tous ceux qui étaient là une vision lamentable, comme le passage d'un spectre. On eut beau les rassurer : " Névrose.

Surmenage. Délire passager." Tous ses amis eurent l'impression nette que c'était bien fini, et que Maupassant était mort.

Il avait quarante-trois ans. Il était né à Fécamp, et avait fait au collège d'Yvetot et au lycée de Rouen des études quelconques, indécis sur le choix d'un métier, n'aimant passionnément que les lettres. Il avait pour parrain Flaubert, à qui il communiqua bientôt, très timidement, ses premiers contes et ses premiers vers.

Maupassant avait été attaché au ministère de la marine. Il y fut, probablement, un piteux commis ; la littérature l'y absorbait tout entier. C'est là que patiemment il s'exerça, plusieurs années durant, à noircir des pages que Flaubert épiluchait ensuite mot à mot, et généralement condamnait.

Un jour vint cependant où le vieux parrain fut content : " C'est bien, tu peux marcher." C'était en 1880. En quelques mois, la réputation de l'homme était faite : et les lettrés considérèrent avec quelque ahurissement cet écrivain de trente ans, dont personne ne se rappelait avoir " encouragé " les premiers essais, et qui brusquement se révélait maître.

Toute l'œuvre de Maupassant tient dans les onze années qui suivirent : onze années remplies par une production de plus de vingt volumes, dont chacun porta un peu plus haut la gloire de l'écrivain, et dont il est inutile ici de rappeler les titres.

Voilà près de deux ans que Maupassant n'écrivait plus. Depuis longtemps, il souffrait d'embarras gastriques et d'une névrose en grande partie causée, disait son médecin, par l'abus des exercices physiques. Ce mauvais état de santé l'avait amené à se droguer avec excès, et de cette médication excessive et parfois incohérente les premiers troubles cérébraux étaient résultés.

Ils se manifestèrent tout d'abord sous la forme d'idées fixes, qui d'ailleurs n'étaient rien à la lucidité ordinaire de l'écrivain. Par exemple, il s'était persuadé que le traitement antiphylloxérique des vignes empoisonnait le raisin, et que ses douleurs intestinales venaient de là : " Ne mangez pas de raisin, disait-il à ses amis ; c'est un fruit où il y a du poison ! " Son médecin lui ayant ordonné pendant quelque temps des douches nasales d'eau salée, il fut bientôt en proie à l'idée que ce sel lui était fatal, et qu'il en était saturé ; un jour, à Cannes, il supplia le docteur Daremberg d'analyser sa salive : " Vous verrez que je ne me trompe pas, lui dit-il, elle est salée. "

Ce furent les premiers symptômes du mal qui devait l'emporter.

Pendant les six premiers mois de son séjour chez le docteur Blanche,

il eut des instants de relative lucidité : il savait où il était enfermé, et souvent s'en plaignait à ses amis qu'il reconnaissait. Puis, la paralysie générale accomplit son œuvre ; les délires devinrent plus fréquents, et souvent on dut avoir recours à la sonde pour alimenter le pauvre malade.

Enfin, survinrent les signes précurseurs de la fin : les premières convulsions se produisirent. Maupassant maigrissait à vue d'œil ; il était, en ces dernières semaines, tombé à un état de dépérissement effroyable ; la quatrième crise éclata il y a quelques jours. Il y a succombé.

Maupassant ne laisse aucune œuvre inédite. Ollendorff, qui l'avait entouré jusqu'à la fin de l'amitié la plus attentive et la plus dévouée, a tous ses papiers. Il ne s'y trouve qu'un chapitre de l'*Angelus* (le grand roman qu'il avait commencé à Cannes), un chapitre d'un autre roman, l'*Ame étrangère*, et l'ébauche d'une courte nouvelle intitulée *Après*.

La fortune qu'il laisse n'est pas considérable. On a même répandu, il y a quelque temps, le bruit que le pauvre malade végétait dans une situation très précaire ; mais cela est absolument inexact ; la vente de ses œuvres lui assurait une large aisance. La vérité est que Maupassant fut, comme beaucoup d'artistes, un généreux et un imprévoyant, et que l'art d'économiser lui échappa.

Il avait la main facilement ouverte et compliqua sa vie de charges assez lourdes, où le goût du sport et des voyages l'avait entraîné ; tous les Parisiens connaissent sa maison de Cannes, sa villa d'Etretat, la *Guillette* (qui vient d'être louée), et son yacht *Bel-Ami*, vendu à vil prix tout récemment. C'était de quoi dépenser sans effort et joyeusement les soixante mille francs que sa plume, bon an mal an, lui rapportait.

Il avait écrit un jour que trois choses déshonorent un honnête homme : l'Académie, la décoration et la *Revue des Deux-Mondes*. Et il se peignait tout entier en cette boutade.

Cependant, avec l'âge mûr, un peu d'indulgence lui était venu. Il persista bien, en dépit des avis contraires de Dumas et d'Augier qui le suppliaient de s'y présenter, à tourner le dos à l'Académie ; mais il avouait à ses amis qui lui reprochaient d'avoir rejeté l'offre de la croix faite un jour à l'écrivain par le ministre Spuller, que "si cette distinction lui eût été accordée sans avis préalable, il n'aurait pas eu l'impertinence de la refuser ;" et quant à la *Revue des Deux-Mondes* il s'était réconcilié avec elle en lui donnant son dernier roman, *Notre Cœur*, à publier.

Il en a été récompensé d'une façon bien inattendue, et par l'Académie elle-même, qui décernait à son œuvre, il y a peu de temps, le prix Vitet. Or, ce prix, c'est tout bonnement le revenu annuel d'une action de la *Revue des Deux-Mondes* !

Le dernier volume de Maupassant est un recueil de nouvelles, *la Main gauche* ; une nouvelle édition du roman *Une vie* a également paru ces jours-ci. Bien que depuis deux années la signature du célèbre écrivain n'ait plus paru dans aucun journal, le prestige de son nom n'a pas faibli, et Maupassant demeurera pour longtemps le plus populaire de nos conteurs.

BATAILLE D'HASTINGS

Sur le terrain qui porta depuis, et qui aujourd'hui porte encore le nom de *Lieu de la bataille*, les lignes des Anglo-Saxons occupaient une longue chaîne de collines fortifiées de tous côtés par un rempart de pieux et de claies d'osier.

Dans la nuit du 13 octobre 1066, Guillaume fit annoncer aux Normands que le lendemain serait le jour du combat. Des prêtres et des religieux, qui avaient suivi en grand nombre l'armée envahissante, se réunirent pour faire des oraisons et chanter des litanies, pendant que les gens de guerre préparaient leurs armes et leurs chevaux. Le temps qui resta aux aventuriers après ce premier soin, ils l'employèrent à faire la confession de leurs péchés, et à recevoir les sacrements. Dans l'autre armée, la nuit se passa d'une manière toute différente : les Saxons se divertissaient avec grand bruit, et chantaient leurs vieux chants nationaux, en vidant, autour de leurs feux, des cornes remplies de bière et de vin.

Au matin, dans le camp normand, l'évêque de Bayeux, fils de la mère du duc Guillaume et d'un bourgeois de Falaise, célébra la messe et bénit les troupes, armé d'un haubert sous son rochet ; puis il monta un coursier blanc, prit une lance et fit ranger sa brigade de cavalerie. Toute l'armée se divisa en trois colonnes d'attaque : à la première étaient les gens d'armes venus du comté de Boulogne et du Ponthieu avec la plupart des hommes engagés personnellement pour une solde ; à la seconde se trouvaient les auxiliaires bretons, manceaux et poitevins ; Guillaume, en personne, commandait la troisième, formée de recrues de Normandie. En tête de chaque corps de bataille marchaient plusieurs rangs de fantassins à la légère armure, vêtus d'une casaque matelassée, et portant des arcs longs d'un corps d'homme ou des arba-

lètes d'acier. Le duc montait un cheval espagnol qu'un riche Normand lui avait amené d'un pèlerinage à Saint-Jacques-de-Galice. Il tenait suspendues à son cou les plus révérees d'entre les reliques, sur lesquelles Harold avait juré ; et l'étendard béni par le pape était porté à côté de lui par un jeune homme appelé Toustain-le-Blanc.

L'armée se trouva bientôt en vue du camp saxon, au nord-ouest de Hastings. Les prêtres et les moines qui l'accompagnaient se détachèrent, et montèrent sur une hauteur voisine, pour prier et regarder le combat. Un Normand, appelé Taillefer, poussa son cheval en avant du front de bataille, et entonna le chant des exploits, fameux dans la Gaule de Charlemagne et de Roland. En chantant il jouait de son épée, la lançait en l'air avec force, et la recevait dans sa main droite ; les Normands répétaient ses refrains ou criaient : *Dieu aide ! Dieu aide !*

A portée de traits, les archers commencèrent à lancer leurs flèches, et les arbalétriers leurs carreaux ; mais la plupart des coups furent amortis par le haut parapet des redoutes saxonnes. Les fantassins, armés de lances, et la cavalerie s'avancèrent jusqu'aux portes des redoutes, et tentèrent de les forcer. Les Anglo-Saxons, tous à pied autour de leur étendard planté en terre, et formant derrière leurs redoutes une masse compacte et solide, reçurent les assaillants à grands coups de hache, qui d'un revers, brisaient les lances et coupaient les armures de mailles. Les Normands ne pouvant pénétrer dans les redoutes, ni en arracher les palissades, se replièrent, fatigués d'une attaque inutile, vers la division que commandait Guillaume. Le duc alors fit avancer de nouveau tous ses archers, et leur ordonna de ne plus tirer droit devant eux, mais de lancer leurs traits en haut, pour qu'ils descendissent par-dessus les remparts du camp ennemi. Beaucoup d'Anglais furent blessés, la plupart au visage, par suite de cette manœuvre ; Harold lui-même eut l'œil crevé d'une flèche, et il n'en continua pas moins de commander et de combattre. L'attaque des gens de pied et de cheval recommença de près, aux cris : *Notre-Dame ! Dieu aide ! Dieu aide !*

Mais les Normands furent repoussés à l'une des portes du camp, jusqu'à un grand ravin recouvert de broussailles et d'herbes, où leurs chevaux trébuchèrent et où ils tombèrent pêle-mêle, et périrent en grand nombre. Il y eut un moment de terreur panique dans l'armée d'outre-mer ; le bruit courut que le duc avait été tué, et à cette nouvelle, la fuite commença. Guillaume se jeta lui-même au-devant des fuyards et leur barra le passage, les menaçant et les frappant de sa

lance ; puis se découvrant la tête : " Me voilà, leur cria-t-il ; regardez-moi ; je vis encore, et je vaincrai avec l'aide de Dieu."

Les cavaliers retournèrent aux redoutes ; mais ils ne purent davantage en forcer les portes ni faire brèche. Alors le duc s'avisa d'un stratagème pour faire quitter aux Anglais leur position et leurs rangs ; il donna l'ordre à mille cavaliers de s'avancer, et de fuir aussitôt. La vue de cette déroute simulée fit perdre aux Saxons leur sang-froid ; ils coururent tous à la poursuite, la hache suspendue au cou. A une certaine distance, un corps, posté à dessein, joignit les fuyards, qui tournèrent bride ; et les Anglais, surpris dans leur désordre, furent assaillis de tous côtés à coups de lances et d'épées dont ils ne pouvaient se garantir, ayant les deux mains occupées à manier leurs grandes haches. Quand ils eurent perdu leurs rangs, les clôtures des redoutes furent enfoncées ; cavaliers et fantassins y pénétrèrent ; mais le combat fut encore vif, pêle-mêle et corps à corps. Guillaume eut son cheval tué sous lui, le roi Harold et ses deux frères tombèrent morts au pied de leur étendard, qui fut arraché et remplacé par le drapeau envoyé de Rome. Les débris de l'armée anglaise, sans chef et sans drapeau, prolongèrent la lutte jusqu'à la fin du jour, tellement que les combattants des deux partis ne se connaissaient plus qu'au langage.

AUGUSTIN THIERRY.

NUIT DE NEIGE

La grande plaine est blanche, immobile et sans voix.
Pas un bruit, pas un son ; toute vie est éteinte.
Mais on entend parfois, comme une morne plainte,
Quelque chien sans abri qui hurlé au coin d'un bois.

Plus de chansons dans l'air, sous nos pieds plus de chaumes.
L'hiver s'est abattu sur toute floraison.
Des arbres dépouillés dressent à l'horizon
Leurs squelettes blanchis ainsi que des fantômes.

La lune est large et pâle et semble se hâter.
On dirait qu'elle a froid dans le grand ciel austère ;
De son morne regard elle parcourt la terre,
Et, voyant tout désert, s'empresse à nous quitter.

Et froids tombent sur nous les rayons qu'elle darde,
 Fantastiques lueurs qu'elle s'en va semant.
 Et la neige s'éclaire au loin, sinistrement,
 Aux étranges reflets de la clarté blafarde.

Oh ! la terrible nuit pour les petits oiseaux !
 Un vent glacé frissonne et court par les allées.
 Eux, n'ayant plu. l'asile ombragé des berceaux,
 Ne peuvent pas dormir sur leur pattes gelées.

Dans les grands arbres nus que couvre le verglas,
 Ils sont là, tout tremblants, sans rien qui les protège.
 De leur œil inquiet, ils regardent la neige,
 Attendant jusqu'au jour la nuit qui ne vient pas.

GUY DE MAUPASSANT.

LE VIEUX MAITRE

Rien ne lui avait réussi dans la vie, et pourtant c'était un grand artiste, une âme éprise du beau, de l'idéal et du bien. Un cœur d'enfant naïf, mal préparé au combat, aux luttes ardentes de l'existence moderne, et, comme il ne savait point pratiquer la fausseté, il croyait les autres sincères.

Les primitifs, les maîtres anciens n'avaient pas de secrets pour lui ; il les avait étudiés avec tant de respect et d'amour, dans tous les musées et dans toutes les galeries célèbres, qu'à l'aspect d'une toile il pouvait, non seulement citer l'école à laquelle elle appartenait, mais l'attribuer avec certitude au peintre dont elle était l'œuvre. Malheureusement, son exceptionnelle droiture, l'amour absolu de son art l'isolèrent autant que quelques injustices dont il avait été victime, et qui, peut-être à son insu, lui communiquaient une raideur, ou plutôt une réserve que l'on crut être de la hauteur et qui acheva de lui nuire. Alors il vécut dans une solitude stérile, pleine de tristesse et de doute ; puis, peu à peu, en une espèce d'engourdissement, de défaillance morale, il se laissa envahir par une rêverie et ne travailla presque plus.

Quelquefois une réaction s'opérait en lui, une rage d'activité, de travail le soulevait ; il reprenait ses brosses et sa palette, ébauchait quelque chose dont il n'était point satisfait et retombait dans sa paresseuse inaction.

La gêne, cette lèpre hideuse des travailleurs, qui anéantit même le

génie, se fit sentir, et, pour la conjurer, il vendit à des prix infimes ses œuvres les meilleures et les plus chères ; puis, le petit trésor d'objets d'art que possédait tout artiste, et qui représente tant de sublimes et légitimes jouissances.

Trop fier pour se plaindre, et la nécessité étant là, bien qu'il ne sût guère comment il s'en tirerait, il se décida à donner des leçons de dessin et de peinture à des jeunes filles et à des femmes. C'était abdiquer à quarante-cinq ans à peine. Il s'y résigna. Et comme son nom, bien qu'il ne produisit que par hasard et n'exposât plus depuis longtemps, n'était pas encore tout à fait oublié, il eut assez de succès pour ouvrir un cours.

Mais l'aride métier de professeur n'était pas pour lui plaire ; ses élèves le comprenaient si mal ! Si restreint était le nombre de celles possédant le sens artistique, qu'il prit en horreur son nouvel état et s'attrista davantage.

* * *

Un matin où il donnait sa leçon, une jeune femme, bien moins élégante que le plus grand nombre de celles qui venaient là, fit irruption dans l'atelier et lui demanda s'il voulait lui permettre de suivre ses cours.

Ce n'était point une beauté dans l'acception que l'on donne à ce mot, mais l'intelligence rayonnait sur sa physionomie sympathique et ouverte, et il y avait en elle une grâce et un charme tout particuliers.

Admise par le maître, à qui elle plut dès l'abord, elle devint promptement, et sans qu'il le soupçonnât lui-même, son élève favorite. Ah ! comme elle comprenait, elle ! Lorsqu'il parlait, on eût dit qu'elle buvait ses enseignements, et il en était fier, fier aussi de la déférence qu'elle lui témoignait, fier de cette admiration dont il était depuis si longtemps sevré et qu'il n'avait point cherchée.

Qui était-elle ? Il ne le savait pas et ne voulait point le lui demander. Peu lui importait, d'ailleurs, pourvu qu'il la vît des premières à l'atelier et qu'elle lui sourît en entrant et en partant.

Quand, penchée sur son carton, sa main légère maniait avec dextérité le crayon ou la brosse, il s'attardait à la regarder et y trouvait un indéfinissable plaisir.

Peu à peu, ce fut vers elle qu'il s'arrêta le plus longtemps et dont il corrigea plus fréquemment le travail. Un jour où, lui prenant son crayon pour refaire un trait mal venu sur une ébauche, leurs mains se touchèrent, il s'aperçut que la sienne, à lui, tremblait.

Il en conçut un vague effroi, et le soir, seul au coin de son feu, il se prit à réfléchir aux plus légers incidents de son existence depuis que Paula—Il ne lui connaissait que ce nom—fréquentait l'atelier...

Rêveur, il se leva tout à coup, regarda curieusement devant un miroir ses cheveux qui commençaient à grisonner, et cet examen terminé, il exhala un soupir en murmurant à mi-voix :

—Bah ! elle ne le saura jamais.

* * *

Elle dut cependant le savoir ; elle dut pressentir par une intuition sympathique le désenchantement absolu de cette vie manquée, car, bien souvent, ses yeux bleus si doux s'arrêtaient avec une tendre sollicitude sur le vieux maître, et quand leurs regards se rencontraient, c'était à celui des deux qui baisserait le plus rapidement les paupières.

L'hiver était venu, sombre, froid, lugubre, et ce soir-là, le 31 décembre, en cette nuit de fête, où les familles sont en joie, le vieux maître assis à son foyer désert, songeait aux heureux de ce monde et sentait plus cruellement sa solitude.

Un coup de sonnette le fit tressaillir. Qui donc pouvait venir à cette heure ?

Il alla ouvrir, et le visage frais de Paula se montra dans l'ouverture de la porte.

—C'est moi, maître, dit-elle, l'air embarrassé, je veux terminer cette ébauche, et, comme c'est fête demain, que nous ne nous verrons pas, je viens vous demander un conseil.

Il l'entraîna dans son petit atelier particulier, et sur une table étala l'ébauche, et là, penchés l'un vers l'autre, très sérieux et très graves, ils revirent et arrangèrent le dessin.

Au moment où Paula se retira, il la conduisit jusqu'à l'escalier.

Quand il rentra dans l'atelier il lui parut plus sombre, comme si la lumière s'y était éteinte... Mais à la lueur de la lampe qui brillait cependant, il aperçut un petit paquet de papier de soie qu'il prit machinalement pour le jeter dans le feu, lorsqu'il sentit, en le touchant, qu'il contenait quelque chose. Il le défit et demeura stupéfait, ravi, en voyant un petit sabot rose capitonné de satin et rempli de dragées.

Lui aussi, dans son délaissement, il avait sa fête, ses étrennes !

—Paula ! murmura-t-il, Paula !

Et il pleura comme un enfant.

Il ne revit plus jamais son élève chérie, car le lendemain il quitta Paris et la France.

L'année suivante, des paysans tyroliens trouvèrent au fond d'un glacier le cadavre d'un voyageur tombé là, sans doute, par mégarde, et tenant dans sa main crispée sur ses lèvres un petit sabot rose.

AVANT ET APRES LE SCRUTIN

AVANT

M. Godichot, électeur influent, membre du comité électoral de son quartier, sonne à l'huis de M. Votamor, candidat au conseil municipal de Paris.

La bonne, (*ouvrant*).—Monsieur Godichot, je crois ?

Godichot.—Lui-même.. Votamor est-il visible ?

La bonne.—Monsieur déjeune.. Mais ça ne fait rien.

Godichot.—J'attendrai.

La bonne.—Merci bien.. Pour que Monsieur me fiche à la porte!..
 “ Angèle, m'a-t-il dit, souvenez-vous que j'y suis toujours pour M. Godichot.. jour et nuit.” (*Elle entre dans la salle à manger.*)

Godichot, (*à part.*)—Je crois que, cette fois, nous avons enfin trouvé le candidat de nos rêves.

Votamor, (entrant vivement, la bouche pleine, la serviette au cou.)
 —Ce cher monsieur Godichot! (*Il lui serre les deux mains avec effusion.*)

Godichot.—Je vous dérange ?

Votamor.—Plaisantez-vous?.. Entrez donc, Mme Votamor sera ravie de vous voir.. Tout à l'heure encore, nous parlions de vous. (*Il l'introduit dans la salle à manger.*) Je gage que vous n'avez pas déjeuné ? (*A la bonne.*) Angèle, un couvert pour M. Godichot.

Godichot,—Mais non, je...

Votamor.—Une tasse de café, alors.. Angèle, une tasse pour M. Godichot.

Godichot.—Mille grâces, je..

Votamor.. Au moins, vous prendrez un verre de chartreuse ?

Godichot.—Soit!.. Je venais pour la question des égouts.

Votamor, (très grave).—Ah! oui, les égouts! Fichtre!.. (Question très importante, mon cher monsieur Godichot, excessivement importante!.. De quels égouts parlez-vous ?

Godichot.—De celui qu'on devait construire dans ma rue.

Votamor.—(Quoi! Vous n'avez pas d'égouts!.. Mais c'est abominable! Pas d'égouts! Ah! l'ancienne administration a été bien coupable!

Godichot.—Le conseiller sortant nous avait pourtant promis..

Votamor, (avec une ironie méprisante).—Pffuit!.. Ça ne lui coûtait guère, de promettre, à celui-là.

Godichot.—Alors j'ai pensé que, si vous étiez élu, vous feriez votre possible..

Votamor, (bondissant.)—Mon possible?!!. Deux égouts, mon cher monsieur Godichot ; je m'engage formellement à vous faire avoir deux égouts..

Godichot.—Oh ! avec un seul..

Votamor.—Pas un mot de plus!.. ou je vous donne trois !

APRÈS

Même décor.—M. Godichot sonne.

La bonne, (entrebâillant la porte.—Vous demandez ?

Godichot.—M. Votamor.

La bonne, (grognon.)—Monsieur ne reçoit pas. Il déjeune.

Godichot—J'attendrai.

La bonne.—A votre aise.. Essayez vos pieds, hein !

(Elle rentre dans sa cuisine, laissant Godichot debout au milieu de l'antichambre.—Au bout d'une grande heure, Votamor paraît, très affairé, un gros dossier sous le bras, et se dirige vers la porte.)

Godichot.—Monsieur le conseiller..

Votamor, (sans s'arrêter.)—Ah ! c'est vous, Godichot.. Bonjour, mon ami, bonjour.

Godichot.—Je venais pour l'égout.

Votamor.—Quel égout?...Désolé, mon brave Godichot ; mais je vais au conseil...Très pressé.. Revenez donc un de ces jours, quand j'aurai le temps, ou mieux, adressez-moi une pétition.. Je verrai, j'examinerai.. (*Il lui fait de la main un signe protecteur et s'esquive.*)

Godichot, (seul.)—Chacun son tour.. C'est moi qu'on ballotte, maintenant.

Z.

WINNIPEG

Par sa situation géographique, Winnipeg semble devoir jouer au Canada le même rôle que Chicago aux Etats-Unis. C'est la reine de l'Ouest, la métropole où viendront affluer toutes les richesses d'une immense région ouverte d'hier seulement à l'agriculture et au commerce. Cette ville est située sur le chemin de fer du Pacifique Canadien, à distance à peu près égale des deux océans qui baignent l'est et l'ouest du continent américain ; elle marque la limite de deux régions bien distinctes : la partie boisée qui descend vers l'Atlantique, et les vastes

prairies qui remontent à l'ouest jusqu'aux Montagnes Rocheuses. Ses lacs et ses rivières lui ouvrent au nord, au sud et à l'ouest, de longues voies de communication, tandis que les lignes de chemin de fer qui la croisent en tous sens la font ressembler au moyeu d'une immense roue. Le contraste est grand entre le Winnipeg actuel et celui d'il y a quelques années à peine. Alors ce n'était qu'un pauvre village de huttes indiennes groupées autour d'un poste de la Compagnie de la Baie d'Hudson ; aujourd'hui, c'est une belle ville de 30,000 habitants, jouissant de tous les avantages et de tout le luxe du progrès moderne, avec de belles maisons bâties en briques et en pierres, des manufactures, de vastes entrepôts, de beaux magasins, de splendides édifices publics. On peut se faire une idée de ceux-ci par la gravure de l'hôtel de ville que nous publions au commencement de ce numéro. Le mieux serait encore d'aller s'en assurer par soi-même. Le fait est que Winnipeg est à la fois le rendez-vous des touristes et des hommes d'affaires. Les premiers y trouvent des sites nouveaux, un véritable pays de cocagne, surtout pour la chasse et la pêche ; les seconds un vaste champ ouvert à l'esprit d'entreprise. Les émigrants d'Europe s'arrêtent à Winnipeg pour y résoudre la question de leur établissement futur en achetant des terres dans le Manitoba ou pour s'y reposer un instant avant de partir pour leur destination finale. Les provinces de l'Est fournissent aussi leur contingent qui devrait être plus nombreux encore. On s'étonne, en effet, que tant de Canadiens-français émigrent aux Etats-Unis, alors que le Manitoba leur offre tant de ressources et leur permet de continuer la vie saine et indépendante des champs, qu'ils abandonnent généralement aux Etats-Unis pour le travail des manufactures.

BLUNDERS IN FRENCH AVOIDED

THIRD PSEUDO-LETTER

Some of the rocky points of French Grammar.—When is "It" *il* or *ce*?—Simple rule for the Past participles.—*où* or *si*.—New hints on the Past tenses.—Napoleon's little hat.

(Grammariand, November 1st, 1855.

MY DEAR DICK,

To-day, I am going to tire you dreadfully. Look! another letter, and on some of the rocky points of French Grammar! I trust however that if you do not scamper off in double quick, and if you will spiritedly climb the crags, the gain will pay for the trouble.

And first, when is the puzzling "IT" expressed by "IL," and when by "CE?" Here is for you

AN IMPORTANT RULE.—IT, indefinite, is expressed by IL, when the verb *est*, *était*, etc... is followed by an adjective having *de* or *que* after it; viz:

It is useful to speak well : *il est utile de bien parler.*

It is important that you should come : *il est important que vous venez.*

Or with an impersonal verb ; viz : It rains : *il pleut.*

Or in speaking of the time ; viz : It is three o'clock : *il est trois heures.*

— In other cases, IT is expressed by CE ; viz :

It is useful : *c'est utile.*

It was a fine house : *c'était une belle maison.*

— When a noun follows *est*, *sont*, etc..., express *he*, *she*, *it*, *they*, *these* by CE ; viz :

He is a thief : *c'est un voleur.*

She is a pretty woman : *c'est une jolie femme.*

These are fooleries : *ce sont des sottises.*

— But before a mere adjective, without a noun, use *il*, *elle*, etc.; viz:

She is tall : *elle est grande.*

Now, I will give you a simple and, at the same time, a practical rule on the Past participle (*Participe passé.*)

Put the question "WHO or WHAT IS?" before the participle. (In the question be careful to use IS and never HAS.)

1st. If the word which is the answer to the question is, in French, BEFORE the past participle, the participle AGREES with it; viz :

My brothers have come : *mes frères sont venus.*

I like the house which they have bought : *J'aime la maison qu'ils ont achetée.*

2nd. But if the answer is AFTER the participle, or if there is no answer, the participle REMAINS UNDECLINABLE ; viz :

They have bought a house : *ils ont acheté une maison.*

She has dined : *elle a dîné.*

We have slept : *nous avons dormi.*

— This simple rule on OUI and SI, is made expressly for those who may have forgotten all about nominatives and accusatives :

"Do you understand it?" You say : *Oh! oui.*

But if told : "You do not understand it," what would you reply?

—You should say : *Oh! si.*

Now, listen.

Whenever YES comes in answer to a negative question or assertion, express it by SI. For instance, if you are asked :

Have you breakfasted. *Avez-vous déjeuné?* you will answer : OUI, *monsieur*.

But if they say :


Have you not breakfasted? *N'avez-vous pas déjeuné?* or : You have not breakfasted, I suppose? *Vous n'avez pas déjeuné, je pense,* you must answer : SI, *monsieur*.

Sometimes *Si fait* (yes, such is the fact) is used instead of *Si* only. *Si* is derived from the Italian *si*, yes, which is itself derived from the Latin *sic*, thus, so.

As the OUI and SI affair is not to be found in any book, very few know it, and you may propose the little riddle to amuse or puzzle a friend fond of French.

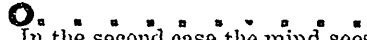
— Here are new hints on the use of the Past Tenses.

Suppose each of these figures to represent a ball, and each line of dots the past action.



 In the first case the mind sees that the motion of the ball was the CONTINUATION of an action, not the beginning.

To express this idea of *non-beginning*, say :
La balle roulait



 In the second case the mind sees that the motion of the ball was not the continuation of an action, but the BEGINNING ; it was not before, and it began to be.

To express this idea of *beginning*, say :
La balle roula.

From this observations, the following Rule may be deduced :

When you point out a state or action as being the CONTINUATION of what already *was* (as in descriptions, and also when you say : was doing, used to do or to be, use the *Imperfect*; viz :

He was pale, *il était pâle*.— I was doing my exercises, *je faisais mes exercices*.—He used to speak French, *il parlait Français*.

When you point out states or actions as BEGINNING to be (chiefly in historical narratives and also when you wish to express a total, a sort of summing up) use the *Past definite*, viz :

He rose and spoke thus, *il se leva et parla ainsi*.—Washington was a great man, *Washington fut un grand homme*.

But now an important remark must be made ; it is, that the Past Definite or Perfect is generally used in history, or at least in a narrative, or an anecdote, only when there is a succession of events. If you speak of common circumstances, of familiar things, where there is *no narrative*, the Past Indefinite must be used ; viz :

Where did you dine? *où avez-vous diné?* I saw you yesterday, *je vous ai vu hier*. This morning I paid many visits, *ce matin j'ai fait beaucoup de visites*. He said it, *il l'a dit*.

Formerly the Perfect was more employed than now; in familiar sentences it would actually be considered provincial, affected and pedantic. The use of the compound tense (Past indefinite) is much recommended; it is the tense of the conversation.

The preceding observations may usefully be represented in an abridged and synoptical manner by the following table:

PAST STATE OR ACTION

Which was continuing:

Which began:

	<i>Historical style and narrative:</i>	<i>Familiar style and conversation:</i>
IMPARFAIT (<i>Il parlait.</i>)	PASSÉ DÉFINI (<i>Il parla.</i>)	PASSÉ INDÉFINI (<i>Il a parlé.</i>)

The following *couplet*, from Béranger's "*Souvenirs du Peuple*" (Recollections of the People), is a striking illustration of the use of Past tenses.

An old "grandmother" is talking of Napoleon:

My children, through this village, He <i>passed</i> , followed by kings; That was a very long time ago! I <i>had</i> just entered into wedlock. Ascending on foot the hill Where I <i>had</i> placed myself to see, He <i>had</i> a little hat, With a grey frock coat. Near to him I <i>felt troubled</i> ; He <i>said</i> to me: "Good day, my dear, Good day, my dear." —He <i>spoke</i> to you, grandmother, He <i>spoke</i> to you!	Mes enfants, dans ce village, Suivi de rois, il <i>passa</i> ; Voilà bien longtemps de ça! Je <i>venais</i> d'entrer en ménage. A pied, montant le coteau Où pour voir je <i>m'étais</i> mise, Il <i>avait</i> petit chapeau, Avec redingote grise. Près de lui, je me <i>troublai</i> ; Il me <i>dit</i> : "Bonjour, ma chère, Bonjour, ma chère." —Il vous <i>a parlé</i> , grand'mère, Il vous <i>a parlé</i> .
--	--

Good-bye for the present, my dear Dick.

William COBBETT,
dit "PIERRE PORC-ÉPIC."

REFORMES ORTHOGRAPHIQUES

L'Académie vient d'adopter un plan de réforme orthographique.

Deux des nouvelles règles proposées sont la suppression du trait d'union dans les noms composés et la formation uniforme du pluriel par l'addition de la lettre *S*.

Nous n'avons qu'à applaudir à ces améliorations, et puisque l'Académie semble si bien disposée, nous lui soumettrons respectueusement d'autres réformes :

1o Adoption d'un seul genre pour les noms qui en ont deux, lorsque ces deux genres ne sont pas absolument nécessaires, et adoption d'une seule orthographe pour les mots qui en ont deux.

2o Le mot *gens* ramené à la règle générale.

3o Les verbes en *eler* et en *eter* soumis à une seule règle.

4o Suppression de l'explétif *ne*.

5o Simplification des règles de l'accord du participe passé, surtout avec *en*.

Ce n'est qu'une partie des nombreuses réformes qui pourraient être faites sans porter atteinte au génie de notre langue. Nous bornerons là nos indications pour le présent, prêts d'ailleurs à accueillir toutes suggestions utiles qui nous seraient communiquées.

L'Académie française rend de grands services en conservant l'unité de notre langue ; mais comme nos gouvernements, elle doit prêter l'oreille à l'opinion publique et céder à ses justes revendications.

THE FRENCH TEACHER

By LOUIS TESSON

(Registered in accordance with the Copyright Act.)—*Suite*.

We begin to-day the publication of a series of exercises very useful to pupils who wish to acquire easily the use of the current and idiomatic expressions of French conversation, as well as to teachers desirous of an easy text for oral or written exercises. From this text can be asked many questions, and among the numerous written exercises to be based thereon, we will only mention the following: 1o Give the substance of the dialogue in a narrative form; 2o Put the dialogue in the plural by representing to one's self two or more persons speaking instead of one; 3o Have the interlocutors speak in the past or the future, at least so far as the sense of the text shall permit.

The French published without translation is given as an exercise to those who wish to translate it, and will be the object of a little competition, as we will publish in the next number, the best translation sent to us, after due corrections, if necessary.

If 15 cents in postage stamps are sent, for correspondence fee, any translation will be returned duly corrected.

15e LEÇON

	Sujet.	Complément indirect.		Verbe.		Complément direct.
		vous	me	Radical.	Terminaison.	
Que fais-je ?	Je	vous	donn	E	(to give.)	le.....
" fais-tu ?	Tu	me	pass	ES	(to pass.)	la.....
" fait-il ?	Il	nous	envoi	E	(to send.)	les.....
" fait-elle ?	Elle	lui	apport	E	(to fetch.)	mon.....
" faisons-nous ?	Nous	leur	amen	ONS	(to bring.)votre.....
" faites-vous ?	Vous	me	present	EZ	(to present.)son.....
" font-ils ?	Ils	te	rapport	ENT	(to bring back.)leur.....
" font-elles ?	Elles	se	montr	ENT	(to show.)vos.....

Compl. indirect.	Sujet.	Complément direct.	Complément	
			Sujet.	Indirect. Direct.
Vous	je	le.....	Oui,	me le
Me	-tu	la.....	"	te la
Nous	-il	les.....	Non,	ne nous les
Lui	-elle	mon.....	"	Direct. Ind.
Leur	-nous	nos.....	"	les lui
Mc	-vous	cc.....	Oui,	les leur
Nous	-ils	leur.....	"	Ind. Direct.
Te	-elles	leurs.....	Non,	vous le
				nous la
				me les
				ez.
				c.
				e pas.
				c pas.
				ons pas.
				ons.
				ent.
				ent pas.

CONVERSATION

UNE PROMENADE DANS LA VILLE DE PARIS

—Bonjour, madame Armand, comment vous portez-vous ?

—Très bien, et vous, mademoiselle Alice, comment allez-vous ?

—Assez bien merci. Je suis heureuse de vous rencontrer, avec l'espoir que ma compagnie peut vous être agréable.

—Certainement, mademoiselle.

—Où allez-vous ?

—Aux Champs-Élysées pour y prendre un peu l'air ; mais si vous le désirez, je changerai mon itinéraire.

—Pas du tout ; je suis prête à vous suivre partout où il vous plaira ; d'ailleurs, cette partie de Paris est charmante.

—Y a-t-il longtemps que vous êtes à Paris ?

—Deux semaines seulement. Et vous, depuis combien de temps y êtes-vous ?

—Depuis deux mois environ. Comment trouvez-vous la capitale de la France ?

—Je l'aime beaucoup.

—Parlez-vous le français avec facilité ?

—Non, pas encore ; mais je puis me faire comprendre assez bien généralement.

—La langue française est difficile, n'est-ce pas ?

—Naturellement, comme tout ce qu'on ne sait pas ; mais avec un peu d'étude et surtout beaucoup de pratique, on arrive à la parler convenablement.

—Je vous crois puisque vous en avez fait l'expérience, et vos paroles m'encouragent.

—Voulez-vous voir le Louvre ?

—Oui, je le veux bien.

—Eh bien, descendons vers la Seine. Tenez, le voici.

—Quel beau monument !

—Certes ; c'est, comme vous le savez, l'ancien palais des rois de France converti en musées. Il y a là des antiquités rares et des chefs-d'œuvre de peinture et de sculpture, des objets d'art et de précieuses collections.

—Voici la place du Carrousel, l'arc de triomphe du même nom et plus loin l'emplacement des Tuileries.

—Que veut donc dire le mot carrousel ?

CONVERSATION

A STROLL ABOUT PARIS

—Good day, Mrs. Armand ; how do you do ?

—Very well, and how are you, Miss Alice ?

—Pretty well, thanks. I am very glad to meet you, and I hope my company may be agreeable to you.

—Certainly, Miss Alice.

—Where are you going ?

—To the Elysian-Fields, to take a little fresh air ; but if you wish, I will change my course.

—Not at all. I am willing to follow you anywhere you wish, especially as this part of Paris is charming.

—Have you been long in Paris ?

—Two weeks only. And you, how long have you been there ?

—About two months. How do you like the French capital ?

—I like it very much.

—Do you speak French with facility ?

—No, not yet ; but I am able to make myself understood pretty well generally.

—The French language is difficult, is it not ?

—Of course ; like everything we do not know ; but with a little study, and most of all a good deal of practice, one can succeed in speaking it properly,

—I believe you, as you have made the experiment, and your words give me encouragement.

—Do you wish to see the Louvre ?

—Yes, willingly.

—Well, let us go down toward the Seine.

—What a fine building !

Yes indeed ; it is, as you know, *the old palace of the kings of France* turned into musées. There are in it rare antiquities and master-pieces of painting and sculpture, objects of art and precious collections.

—Here is the Carrousel Square, the Triumphal Arch, of the same name, and farther on, the site of the Tuileries.

—What means the word carrousel ?

—Il signifie une sorte de tournoi et désigne l'endroit où ce tournoi avait lieu. La place du Carrousel est donc bien nommée. Mais quel drôle de nom que celui de Tuileries !

—En effet, quoiqu'il sonne bien à l'oreille, c'est un nom peu poétique pour une résidence royale et impériale ; mais c'est sans doute pour la même raison que le Carrousel qu'il est ainsi nommé.

—Justement, l'emplacement du palais était occupé autrefois par des tuileries.

—Vous savez que ce palais a été brûlé pendant la Commune en 1871 ?

—Oui, quel dommage !

Entrons dans le jardin des Tuileries. Ce n'est pas la première fois que vous voyez ces belles pelouses et ces magnifiques statues.

Oh ! non. Tenez, voici un monsieur qui appelle les moineaux. Voyez comme ils se rassemblent autour de lui. Les plus hardis vont jusqu'à prendre au vol, entre ses doigts, les morceaux de gâteau qu'il leur offre.

—Enfin, nous voici sur la place de la Concorde. Je ne me lasse pas du beau coup d'œil dont on jouit ici.

Voulez-vous traverser le pont pour aller à la Chambre des Députés ?

Si cela vous est égal, passons près de l'Obélisque et allons directement à l'Avenue des Champs-Élysées.

—Je le veux bien ; je vous avoue même que je commence à être fatiguée, et que je désire m'asseoir.

—Fort bien ; voici des rangées de chaises qui nous attendent sous les grands arbres de l'avenue.

—Allez-vous parfois jusqu'à l'Arc de triomphe de l'Etoile ?

—Certainement, mais pas à pied : c'est trop loin, j'y passe souvent en voiture, pour aller au Bois de Boulogne.

Moi, je vais souvent à pied jusqu'à l'Arc de triomphe.

—Vous avez de bonnes jambes.

—Oui, assez bonnes ; je considère que la marche est un excellent exercice, et d'ailleurs, l'avenue des Champs-Élysées est si attrayante, qu'on ne s'aperçoit pas de la longueur du chemin.

—Moi, je m'en aperçois, reposons-nous un instant.

—Très bien, tenez, mettez vous à l'ombre sous ce grand arbre.

—Il n'y a pas beaucoup de monde en ce moment-ci, dans l'avenue.

—Ce n'est pas étonnant, il est encore trop tôt. Dans quelques heures d'ici, nous verrons une foule de voitures se diriger vers le Bois.

PLACE DES PRONOMS PERSONNELS COMPLÈMENTS

Sujet.	Complément.		Sujet.	Complément.	
	Indirect.	Direct.		Direct.	Indirect.
	<i>2ème</i> <i>personne.</i>	<i>3ème</i> <i>personne.</i>		<i>3ème</i> <i>personne.</i>	<i>3ème</i> <i>personne.</i>
Je	} te vous	} le	Je	} le la les	} lui ... leur ..
Il, elle					
Nous					
Ils, elles					
	<i>1re</i> <i>personne</i>	} la les			
Tu	} me nous				
Il, elle					
Vous					
Ils, elles					

Complément direct.

Complément indirect.

1ère et 2ème personnes.

me	} (verbe)
nous	
te	
vous	

à moi.
à toi.
à lui, elle.
à nous.
à vous.
à eux, elles.

NOTES GRAMMATICALES.—Nous voyons par le tableau précédent qu'il se présente trois cas pour déterminer la place des compléments directs et indirects des verbes actifs, lorsque ces compléments sont tous deux des pronoms personnels :

1o Le complément direct est de la 3ème personne, et le complément indirect de la 1re ou de la 2ème personne. Dans ce cas, le complément indirect se place immédiatement après le sujet, et le complément direct suit, tous deux avant le verbe. Ex. : Il (sujet) me (complément indirect) la (complément direct) donne.

2o Le complément direct et le complément indirect sont de la troisième personne. Alors le complément direct est placé le premier et le complément indirect le second, toujours entre le sujet et le verbe.

Ex. : Je la (complément direct) lui (complément indirect) donne.

3o Le complément direct est la 1ère ou de la 2ème personne. Dans ce cas, il se place après le sujet, puis vient le verbe et ensuite vient le

complément indirect, joint au verbe par la préposition *à*. Ex : Je vous (complément direct) envoie à lui (complément indirect).

Avec l'impératif affirmatif les pronoms compléments se placent après le verbe.

Ex.: Donnez-le-moi.

Mais avec l'impératif négatif les pronoms compléments suivent la règle générale.

Ex.: Ne me le donnez pas.

Le pronom personnel *en* se met immédiatement avant le verbe.

Ex.: Je lui *en* donne. Ne lui *en* donnez pas.

Mais avec l'impératif négatif il se place après le verbe et après les autres pronoms personnels s'il y en a.

Ex.: Donnez-lui-*en*.

Ce n'est que par la pratique qu'on peut apprendre à bien placer les pronoms personnels. Aussi le professeur doit-il exercer souvent les élèves à l'emploi de ces pronoms.

16e LEÇON

VERBES PASSIFS

Le verbe passif est simplement le verbe *être* suivi d'un participe passé. Ce participe s'accorde avec le sujet du verbe.

Je suis flatté (flattée).

Nous sommes flattés (ées).

Tu es flatté (ée).

Vous êtes flattés (ées).

Il est flatté.

Ils sont flattés.

Elle est flattée.

Elles sont flattées.

Remarquez que, comme en anglais *you*, *vous* est employé pour désigner une seule personne. Dans ce cas le participe passé se met au singulier masculin ou féminin.

Le passif ne s'emploie pas aussi souvent en français qu'en anglais. On y substitue la forme réfléchi.

Ex.: Une montre (watch) se porte (est portée) dans la poche ; une pendule se met (est mise) sur la cheminée.

VERBES RÉFLÉCHIS

Le verbe réfléchi exprime une action faite par le sujet sur lui-même, c'est-à-dire une action réfléchi. De là son nom. On l'appelle aussi pronominal parce qu'il se conjugue avec deux pronoms de la même personne, dont grammaticalement l'un est sujet et l'autre complément.

Ex. :	Je me défends.	Nous nous défendons.
SE DÉFENDRE	Tu te défends.	Vous vous défendez.
(<i>To defend one's self</i>).	Il (elle) se défend.	Ils, (elles) se défendent.

Les verbes réfléchis se conjuguent interrogativement et négativement de la même manière que les verbes actifs. Interrogativement, le pronom complément se place avant le verbe, et le pronom sujet après.

Ex. : Te défends-tu ? etc. Je ne me défends pas, etc.

LECTURE.

LETTRE D'UN ÉCOLIER A UN DE SES CAMARADES.

New-York, le

Mon cher camarade,

Je m'empresse (*to hasten*) de répondre à votre aimable lettre de la semaine dernière. Je me repens de ne vous avoir pas écrit plus tôt ; mais j'ai si peu de temps pour écrire, surtout en français. Jugez-en : Je me lève le matin de très bonne heure, je m'habille, (*to dress*) un peu à la hâte, et après déjeuner je me rends (*to proceed, to go*) à l'école. Je ne m'y ennuie pas, je vous l'assure ; je m'y instruis, et m'y amuse aussi pendant les récréations. Je m'exerce souvent à l'escrime, (*fencing*), car vous vous rappelez sans doute que je me destine à l'état militaire. Presque (*almost*) toute la journée se passe ainsi. Le soir, je me promène un peu dans la ville, ou je me livre (*to apply one's self*) à quelques études ; puis je me couche de bonne heure. Je m'occupe assez (*to occupy one's self*), comme vous le voyez.

A vous cordialement,

PAUL.

EXERCICE.

Mettre le morceau de lecture précédent successivement à toutes les personnes du singulier et du pluriel.

De jeunes parents, de petits enfants, c'est un paradis terrestre.
—(Victor Hugo.)

Il est plus difficile de savoir se taire que de parler.—(Féc.)

Il y a plusieurs manières de parler : parler bien, parler facilement, parler sagement et surtout à propos.

ERRATUM.—Une erreur s'est glissée dans l'article "Goût artistique et culinaire" de notre numéro d'août. Le restaurant Beau est situé au No. 2336 et non au No. 2236, de la rue Ste-Catherine.

The French Teacher

Under this title, M. Louis Tesson has written a work, the first part of which will appear in pamphlet form, early in September.

A glance at this work will show that it furnishes a new plan and new materials to teach and study the French language. By using it, teachers as well as students will be convinced of its advantages. Any information desired will be given with pleasure.

A copy will be mailed to any address, on receipt of thirty-five cents. Address Louis Tesson, 29 Mansfield street, Montreal (Canada.)

LE MAITRE DE FRANÇAIS

MONTHLY REVIEW

Published by LOUIS TESSON & CO.

HEAD OFFICE: 2269, St. CATHERINE St., MONTREAL

BRANCH OFFICES

C A N A D A

OTTAWA.—MM. FLEURY & FICHOT (The School of Languages), 138 Wellington Street.

TORONTO.—Mr. JOHN P. MCKENNA, 80 Yonge Street.

U N I T E D S T A T E S

BOSTON.—M. G. ALBA RAYMOND (College Lafayette), 112 Berkeley Street.

CHICAGO.—MM. A. R. McCLURG & Co., Madison & Wabash Streets.

NEW YORK.—M. F. BERGER (Académie Française des Etats-Unis), 853 Broadway.

TERMS OF SUBSCRIPTION :

One year	\$2.00
Six months	1.25

Les abonnés du MAITRE FRANÇAIS ont le privilège de prendre part à ses Concours Mensuels et de lui envoyer à corriger autant d'exercices et de compositions qu'il leur plaît, moyennant quinze cents en timbres-poste par correspondance.

Théâtre Français de Montréal

SAISON 1893-94

PREMIERE ANNEE

Répertoire.

OPERAS COMIQUES. — Les dragons de Villars—La fille du Régiment—Les diamants de la couronne—Carmen—Le voyage en Chine, etc.

OPERETTES.

Les Cloches de Corneville—La fille de madame Angot—Boccaccio—La petite Mariée—La Marjolaine—L'œil crevé—Les cents vierges—La vie Parisienne—La Mascotte—Le cœur et la main—Le grand Mogol—Madame l'archiduc—La timbale d'argent—Giroflé-Girofla—Le jour et la nuit—Mademoiselle Nitouche—Mme Suzette—Les 28 jours de Clairette—Bouton d'or—Miss Helyett—La fille du Tambour-Major, etc., etc.

VAUDEVILLE, COMEDIE, DRAME.

Le Procès Vauradieux—Divorçons—Les surprises du divorce—La garyonnière—Coquin de printemps—Le fiacre 117—Le voyage de Perrichon—Le chapeau de paille d'Italie—Monsieur Chasse, etc.

Tableau de la Troupe.

Mlles de Goyon, Ire chanteuse.
" S. Soigia, Ire chanteuse.
" Regani, 2e chanteuse.
" Desmoullins, 3e chanteuse.
" Hodo, duéque.
" B. Belisson, Ire soubrette.
" Juana, 2e soubrette.
MM. Danerai, ténor.
" Portulier, bariton.
" Delafontaine, jeune premier.
" Ferroumont, larquette.
" Merville, 2e comique.
10 choristes, hommes.
20 dames des chœurs.
M. Bisson, 1er comique et régisseur général.
M. Drolet, 1er chef d'orchestre.
M. Goulet, 2e chef d'orchestre.
Un machiniste, un peintre, un souffleur, 2 costumiers.

Tous les Jendis, Soirée de GALA. Tous les Vendredis, Soirée des ETUDIANTS.
Tous les Samedis, Soirée Populaire. Lundis, Mardis et Mercredis, Prix Populaires

Ouverture du Théâtre : 2 Octobre 1893

PREMIERE REPRESENTATION

LA FILLE DU TAMBOUR-MAJOR

Pour toutes informations s'adresser 1637 rue Notre-Dame, chez M. EDMOND HARDY, où est installé le bureau de location.

SOCIETE D'OPERA FRANÇAIS de MONTREAL,

M. R. SALLARD, Directeur-Général.

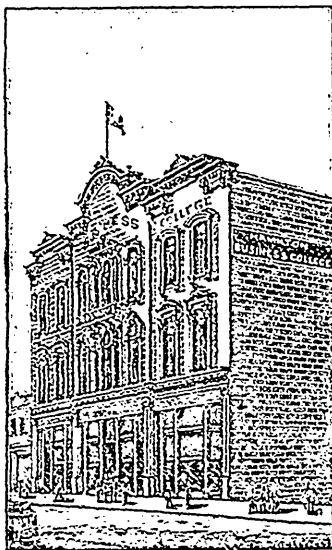
IT PAYS TO ATTEND THE BEST

CENTRAL
BUSINESS COLLEGE

Corner Yonge and Gerrard streets, Toronto, is undoubtedly the largest and best equipped Business College in Canada; investigate before you decide what College to attend. A poor selection means failure, a good selection means success. We never offer inducements like the payment of railway fare, cheap tuition or guaranteeing situations, in order to secure patronage. Thorough work is the great magnet which draws students to the college. Our former students who are now occupying some of the best positions in Canada and the United States, speak in glowing terms of our Colleges, and the result is that our schools in Toronto and Stratford are well filled with energetic young men and women from the homes of representative business, professional and agricultural men throughout Canada. COMMERCIAL SHORT-HAND, PENMANSHIP and ENGLISH courses. Students admitted at any time. Catalogues free.

SHAW & ELLIOTT, Principals.

Sous la direction d'employés de bureau expérimentés qui donnent tout leur temps et toute leur attention à l'instruction de leurs élèves, et qui usent de leur grande influence en faveur de ceux qui désirent des emplois.



College Commercial
ET
Institut de
Sténographie
31, 36, 38 ET 40
JAMES ST. SOUTH
HAMILTON, ONT.
SPENCER ET McCULLOUGH
Principaux.

On envoie
FRANCO sur demande une circulaire descriptive richement illustrée.

THERE IS MONEY

— IN A —

Business Education

Send for the Circular of the

KINGSTON BUSINESS COLLEGE

KINGSTON, (Ontario)

HAMILTON COLLEGE OF MUSIC

CORNER MAIN & CHARLES STS.

PIANO, ORGAN, VIOLIN and all orchestral instruments. The voice—Production, development, cultivation and style.

Diplomas granted, teachers' certificates granted, artists' certificates granted, testimonials granted.

Terms for piano \$6 per term of ten weeks (2 lessons per week) to \$30, according to advancement. The grade system, similar to that in vogue in the Public Schools, is adopted, with daily reports to parents or guardians. Quarterly examinations in theory and practice under the immediate supervision of the director.

Special rates to resident students.

Students boarding in the College have the advantage of being constantly under the supervision of the teacher during their hours of practice as well as while receiving instruction.

For further particulars send for catalogue, or apply at the College.

D. J. O'BRIEN, Director.

Hamilton Ladies' College

A N D

CONSERVATORY OF MUSIC

ESTABLISHED 1860.

All its College work taught by Professors who are honor graduates of Universities and Colleges. Pupils can find here any subject they may desire, either University or Preparatory, with Diploma at the end of each Course. The College has nearly 400 graduates.

The Conservatory of Music teaches Piano, Organ, Violin, Guitar, Harp, any instrument required. It prepares for the degree of Bachelor

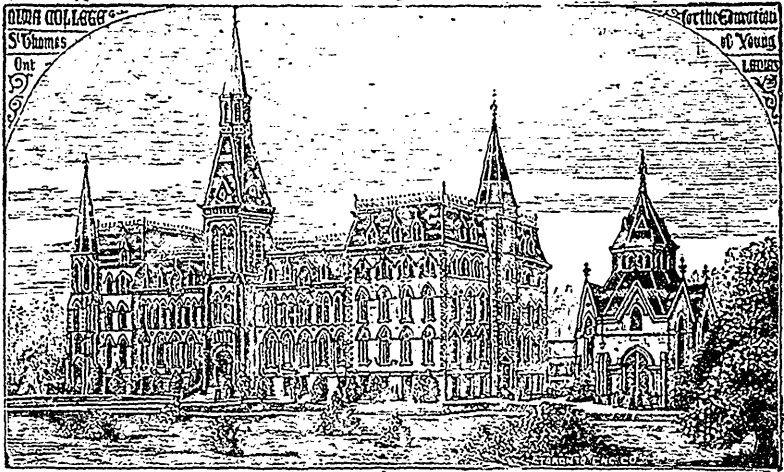
The Art Department furnishes splendid advantages : Crayon, Water Colors, Oils, China, etc. The Art Master gives personal instruction to each Pupil.

The College building contains over 150 rooms, spacious and beautiful Parlors, Halls, Dining room.

No healthier building in the Dominion. Daily exercises in walking and physical culture.

For Catalogue and Terms, Address the Principal

A. BURNS, S.T.D., L.L.D.



ALMA

THE LEADING
Canadian College
FOR
YOUNG WOMEN

Faculty of 20 University Gr-
duates and certificated Teachers.

For 60 pp. illustrated catalogue write Principal AUSTIN A. M.

Saint Thomas, Ont.

Graduating Courses in Literature,
Languages, Music, Fine Arts, Elo-
cution, Commercial Science. RATES
LOW.

Attendance 200 from all parts of
America.

ASK FOR

JOHNSTON'S FLUID BEEF.

The Great
Strength-Giver.

The Ideal Food for Infants

IS

MILK GRANULES

because it is practically identical
in composition, taste and appear-
ance with

Mother's Milk.

It digests thoroughly without
causing an undue tax on the vital
energies of the infant's stomach.

If you need a Tonic

TAKE

STAMINAL.

It not only stimulates, but builds
up and strengthens. You get a
tonic and a **food** combined
in the form of

Palatable Beef Tea.

THE
LIVINGSTON PARK
SEMINARY

ROCHESTER, N. Y.

✉ FOUNDED IN 1858. ✉

Boarding and Day School for Young Ladies and Children.

**Special attention given to Music and
the Modern Languages.**

Young Ladies fitted for College.

For Circulars and terms apply to

MISS G. C. STONE,
PRINCIPAL.

School re-opens, September 20th, 1893.